

67394

DISTR.
LIMITEE

ECA/KAF/77/BD.1
1 Novembre 1977

ORIGINAL: ANGLAIS/FRANCAIS

COMMISSION ECONOMIQUE POUR L'AFRIQUE

Séminaire commun CEA/FKA sur les problèmes
concernant l'utilisation efficace des tribunes
et clubs radiophoniques en milieu rural africain

L'INFORMATION AU SERVICE DU DEVELOPPEMENT

PAR

Michel A. Santos
Fonctionnaire de l'Information
CEA

L'INFORMATION AU SERVICE DU DEVELOPPEMENT

L'information doit jouer un rôle clef dans l'effort de développement économique. Elle doit avoir pour objectifs principaux de mettre les hommes et les femmes en mesure de comprendre et de définir leurs problèmes, de les aider à en trouver eux-mêmes la solution. L'information doit aussi aider les différentes couches sociales, surtout les milieux ruraux, à modifier leurs conditions d'existence, en suscitant la prise de conscience des obstacles qui barrent la route à l'amélioration du niveau de vie.

En un mot, l'information doit aider les populations des pays en voie de développement à prévenir et à résoudre leurs problèmes sociaux.

Le domaine dans lequel l'information devrait porter l'essentiel de son effort en Afrique varie d'une collectivité à l'autre, d'un groupe social à un autre. Une série d'informations bien choisies et bien traitées peut aider les individus à améliorer leurs conditions sociales et matérielles, à adopter une attitude propice au développement économique, ou à changer de motivation le cas échéant. L'information ne doit pas perdre de vue la nécessité de jouer un rôle éducatif; elle doit tenir compte des valeurs relatives à la dignité humaine et des rapports de l'homme avec la société.

Il est certain que les activités qui relèvent de l'information supposent de la part du journaliste des connaissances dans le domaine des sciences sociales qui ont trait au rapport de l'homme avec la société, notamment, la sociologie, la psychologie, et d'autres disciplines telles que l'économie, le droit et l'administration publique.

Une information qui se contenterait de relater fidèlement les événements sociaux ou politiques, les accidents d'avions et d'autres faits sensationnels qui font les gros titres des journaux faillirait à son devoir en Afrique. Il est entendu qu'il faut que la presse informe, c'est-à-dire qu'elle nous tienne au courant des nouvelles au fur et à mesure que les événements se produisent, mais elle doit tenir compte de la préoccupation majeure qui est l'amélioration des niveaux de vie, le développement économique et social.

L'information peut jouer efficacement ce rôle dans les pays en développement, notamment en Afrique, lorsqu'elle adapte son moyen de diffusion au niveau de la couche sociale à laquelle elle s'adresse, sinon, elle risque d'ennuyer une élite qui attend autre chose de la radio, de la télévision ou du journal.

Il y a par exemple dans les zones tropicales, des milliers d'insectes capables de porter la mort; c'est le cas des moustiques. Vous qui savez lire et écrire, vous l'avez appris à l'école; vous prenez par conséquent toutes les précautions nécessaires pour prévenir ou guérir le paludisme. Vous représentez hélas 15 à 20 pour cent tout au plus de la population africaine. Les 80 pour cent de la population qui vivent dans les zones rurales ignorent que souvent des vers et des microbes peuvent venir de la terre, de l'eau, des mouches, des moustiques, des puces et d'autres insectes, des animaux et des personnes, sans compter les aliments. Ils sont pauvres de surcroît, pauvres parce que ignorants. C'est là le cercle vicieux que l'information doit aider à rompre. Elle doit se substituer à

l'instituteur que le vieux villageois n'a jamais connu. Cette substitution pourrait jouer un rôle **clef** à condition que l'information soit adaptée à la psychologie du milieu.

Pour illustrer ces quelques remarques, nous choisirons des exemples concrets d'abord dans le domaine agricole en général, ensuite dans la vie d'une famille en milieu rural.

Ils sont rares les lecteurs de revues ou de journaux, les auditeurs de radio ou les spectateurs de télévision qui n'ont pas encore pris conscience de la grande menace qui pèse sur les pays en développement, et le danger que cette menace représente en terme de privation pour des dizaines de millions d'individus. Ils sont des millions qui vivent dans les zones rurales, plus ou moins contents de leur sort. Ils ignorent cette menace. Ils connaissent mal l'origine des maladies endémiques qui empoisonnent leur vie de tous les jours; ils sont résignés parce qu'ils ignorent comment remédier à leur sous-développement.

Bien entendu, certains d'entre eux se rendent compte de manière diffuse qu'il ne suffit pas de maintenir tant bien que mal le corps et l'esprit dans une situation de malnutrition, de besoins non satisfaits. Ils sont des centaines de millions dont le potentiel de production est valable, mais ils sont aux prises avec une vie sans espoir. Cette situation pourrait aboutir à un désespoir collectif. 80% des populations du continent africain et 50% de la population du monde entier vivent presque uniquement grâce à une économie de subsistance. L'homme, sa femme et ses enfants vivent exclusivement ou presque, de leurs productions agricoles. Ils connaissent la famine lorsque la récolte est mauvaise. Ils disposent rarement d'excédents qu'ils pourraient échanger contre de l'argent. Enracinés dans l'analphabétisme et l'ignorance, ils vivent une vie où l'espérance se retrécit comme une peau de chagrin. La plus modeste ambition est facilement et rapidement tuée dans l'oeuf avant de s'épanouir ou de trouver une lueur d'espoir.

Les raisons de cette condition humaine dans les zones rurales sont multiples; ce sont presque toutes des obstacles majeurs qui barrent la route au développement. Citons au hasard les méthodes traditionnelles, pour ne pas dire les méthodes primitives de labour, la carence du marché local, le gaspillage au niveau des systèmes rudimentaires de stockage, le manque de réseaux routiers praticables en toutes saisons, l'inexistence des moyens de communications, en un mot, l'absence totale du moindre stimulant qui avantagerait les conditions de développement économique, sans compter les conditions sanitaires les plus déplorables dans certains cas. Tout ceci ronge doucement et sûrement le potentiel humain disponible dans les zones rurales. Il ne suffit de prendre conscience de ces multiples obstacles et de déplorer la situation. Il faut aussi réussir à en faire prendre conscience les principaux intéressés qui n'en ont pas la moindre idée.

Le paysan africain ne sait par exemple pas que l'érosion éolienne, c'est-à-dire le balayage quotidien du sol par le vent, ou encore le lavage saisonnier par le ruissellement des eaux de pluie affectent sérieusement la fertilité du sol. Il a fallu connaître les fléaux de la sécheresse pour que certains responsables africains se rappellent que toute une région de l'Afrique au sud du Sahara est en voie de désertification constante sur un parcours de 6.000 kilomètres et que les

terres cultivables de cette région sont constamment rongées de 1,5 à 10 kilomètres chaque année. A-t-on fait l'effort nécessaire pour expliquer au berger, au berger nomade et chamelier que cette désertification systématique est causée en grande partie par le pâturage excessif auquel se livrent les chèvres, les chameaux et les bovins pendant les transhumances. Voilà un domaine où l'information pourrait jouer un rôle de premier plan à l'heure où les petits récepteurs de transistors se trouvent dans les régions les plus reculées du continent. Lorsque le paysan se rendra compte que son existence dépend étroitement de la manière dont il participe à la préservation du sol qui le nourrit, il fera l'effort nécessaire pour corriger ces habitudes traditionnelles qui ont des conséquences graves pour la survie de la collectivité.

Nous pensons qu'il est utile de citer ici quelques-unes de ces pratiques traditionnelles qui détériorent progressivement et irrémédiablement l'environnement des zones tropicales, et acculent les habitants de ces zones à une situation de sous-développement.

Il y a par exemple le cas des feux de brousse. Dans presque toute la région tropicale et subtropicale d'immenses forêts qui auraient pu produire des essences recherchées, de bonnes poutres, et du bois de menuiserie ont été entamées et souvent détruites par les feux de brousse. L'Organisation des Nations Unies pour l'Agriculture et l'Alimentation (FAO) estime que plus de 200 millions de paysans des zones tropicales se livrent à cette pratique. Ils mettent le feu à la brousse, brûlent les jeunes pousses et les arbustes dont la cendre est utilisée comme engrais pour des cultures extensives. Les produits de ces cultures permettent au paysan de vivre péniblement un ou deux ans. Une fois la terre cultivée épuisée, la famille se déplace, choisie une autre surface, met le feu et recommence. Pendant ce temps toute une forêt est détruite : la couche sédimentaire du sol érodée. Voilà comment 100 millions d'hectares ont été détruits en zone tropicale africaine au sud du Sahara à cause des feux de brousse et des méthodes de culture ou de pâturage traditionnelles.

Il est entendu, comme nous l'avons dit plus haut que nous risquons d'enfoncer des portes ouvertes parce que nos lecteurs sont tous plus ou moins informés de ce genre de questions. Ce qui compte, c'est l'éducation des masses rurales; nous espérons donc que nos collègues journalistes qui utilisent les méthodes audio-visuelles pour informer leurs populations nationales se souviendront de quelques-uns des problèmes importants qui se posent aux communautés rurales; ces problèmes constituent les freins sinon les obstacles de taille sur la voie du développement.

Il y a bien entendu des détails mineurs qui s'ajoutent les uns aux autres pour constituer à la longue une véritable catastrophe. Le bénéfice qu'un agriculteur pourrait tirer d'une excellente récolte est souvent anéanti parce qu'il ne dispose ni de collaborateurs compétents, ni de moyens de transport, ni de possibilités de stockage adéquats. Ainsi par exemple, l'extrême humidité tropicale, et le manque de connaissances techniques pour préserver la récolte occasionnent des pertes énormes.

Les pertes subies par les récoltes en Afrique après la moisson sont évaluées à environ 30%. Cette perte est la somme de petits détails qui s'ajoutent les uns aux autres : des oiseaux qui picorent les grains dans les champs; des sacs de grains percés de trous transportés de la ferme au marché; le contenu des sacs est versé par jet continu tout le long du chemin. Le cas des vieux sacs qui éclatent sous la pression parce qu'ils sont trop bourrés etc.

Retenons surtout les vrais ennemis des paysans, ceux qui détruisent systématiquement la récolte. Ce sont des armées de petits insectes, des coléoptères dont l'entreprise de destruction des récoltes est facilitée par l'humidité tropicale, la poussière et une foule de micro-organismes. L'information n'a-t-elle pas le devoir d'aider les paysans à prendre conscience de ces fléaux, de collaborer avec les experts afin de trouver une solution à ces problèmes.

Quand on pense que sur toute une bande du territoire africain au sud du Sahara, soit un cinquième du continent, un petit oiseau appelé quelea quelea a le pouvoir de vie ou de mort sur des milliers de paysans, le rôle de l'information devient de plus en plus décisif. En Afrique de l'Est, par exemple, plus d'une famine ont été causées par ces petits quelea quelea. Au Sénégal, 90 millions de ces oiseaux surgissant des nids avaient mangé 9.000 tonnes de produits agricoles en l'espace d'un mois. Le Nigéria avait estimé une année que dans une seule zone, la perte causée par les quelea quelea pouvait être évaluée à plus de 3 millions de dollars US; le cas était peut-être exceptionnel en l'occurrence, mais il est certain que sur une période de cinq ans les pertes subies par environ 20 pays parmi les plus éprouvés ont été estimées à 37 millions de dollars.

Inutile d'insister sur d'autres détails comme les mouches tsétsé qui paralysent l'élevage, affaiblissent et tuent les paysans et anéantissent ainsi le potentiel humain et les ressources économiques dans les régions où elles pullulent.

Nous pensons que l'information peut jouer un rôle capital en faisant prendre conscience aux populations rurales. Elle doit les informer intelligemment que leur vie quotidienne est menacée par une série de dangers, et qu'il est indispensable de commencer à rompre avec des années de traditions fatalistes qui les enferment dans le cercle vicieux de l'ignorance et du sous-développement. Cette prise de conscience pourrait déboucher très rapidement sur une volonté de participer aux efforts de développement, d'accepter qu'il faut tenir compte de l'avantage des techniques élémentaires qui permettent d'améliorer le stockage des grains, d'améliorer l'irrigation des terres, de contrôler l'érosion du sol, de moderniser les systèmes de commercialisation au niveau du village d'abord, de la région ensuite et enfin au niveau national. Un journaliste qui publierait une série d'articles ou ferait une série d'émissions sur la protection des aliments vendus au marché contre les mouches et les micro-organismes vecteurs de maladies diverses pourra contribuer à sauver autant de vies humaines que le médecin, s'il arrive à convaincre ses lecteurs ou ses auditeurs de l'importance des mesures d'hygiène pour les populations, et sauvegarder le capital humain le plus important qui est la santé.

Il faut être en bonne santé pour donner un bon rendement, dans le domaine agricole, industriel, administratif ou commercial. En Afrique les maladies endémiques sont un obstacle de taille pour le plein rendement du capital humain. Ces maladies sont souvent la cause du taux élevé de la mortalité infantile, mais elles emportent aussi les adultes dont la contribution aux efforts de développement est précieuse.

Si personne n'essaye de prouver au paysan méfiant et illétré de surcroît, que les moustiques peuvent porter la mort, que ces moustiques pondent de nombreux oeufs tous les jours, que ces oeufs sont pondus dans les mares, les trous d'eau, les vieilles bouteilles d'eau qui traînent par terre autour des habitations, les vieilles boîtes de conserve, les Calebasses où l'on recueille l'eau de pluie, les jarres qui servent de réservoir d'eau, etc..., il est difficile de convaincre le paysan illétré que l'eau qui a toujours été sa grande amie pourrait devenir son ennemi mortel. Il est aussi indispensable d'aider le paysan à comprendre que les oeufs de moustiques se transforment en larves, que ces larves deviennent des moustiques porteurs de maladie, et que toute cette transformation se fait dans l'espace de deux semaines environ.

Pendant que les statistiques nous informent du taux élevé de la mortalité, et que de longs articles déplorent dans les journaux cet état de chose, il est très rare de voir dans les quotidiens africains une ou deux colonnes d'information sur les principales vaccinations. Ce n'est pas souvent qu'une émission de radio explique aux auditeurs les avantages des vaccinations pour l'enfant et pour l'adulte. Il faut croire que l'information perd de vue l'essentiel parce que le capital humain est vital pour la société. La santé de l'enfant qui assurera la continuité de la société et contribuera au développement économique est un élément clef.

L'information devrait entreprendre en Afrique une oeuvre de vulgarisation scientifique; elle pourrait le faire en collaboration avec le médecin du village et tous les spécialistes qui sont prêts à y contribuer.

Ne sommes-nous pas en droit de nous demander, combien de mamans savent au village qu'il faut vérifier si leurs enfants ont reçu toutes les vaccinations indispensables? Combien sont-elles qui savent que le BCG et le vaccin contre la variole se font dans les premiers mois de l'enfant? qu'à partir de deux ans il faut vacciner l'enfant contre la diphtérie, le tétanos, la coqueluche, la poliomyélite, que ces vaccins se font en piqûres étalées sur trois mois avec un mois d'intervalle, qu'il faut faire une vaccination de rappel dans certains cas. Qui a pris la peine d'expliquer à ces mères éplorées qui perdent leurs enfants les uns après les autres qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Plus de 75% de ces pauvres mères ignorent qu'elles peuvent sauver leurs enfants contre le ravage de la rougeole ou de la fièvre jaune; il suffit d'une piqûre. L'enfant doit être vacciné à partir de deux ans, après quoi, il est protégé pour au moins un an dans le cas de la rougeole et 6 ans pour la fièvre jaune. Il en est de même pour la typhoïde où un vaccin de rappel est recommandé après un an.

Le rôle de l'information comme support des efforts de développement doit s'étendre à tous les domaines de la vie quotidienne; cette forme d'information doit prévaloir non seulement dans les capitales et les grandes cités urbaines mais également et surtout dans les zones rurales où il faut souvent commencer à zéro parce qu'une campagne de vaccination mal préparée peut déclencher une véritable rébellion.

Si vous ajoutez aux remarques faites sur les méthodes de culture traditionnelle, les habitudes d'alimentation traditionnelle, vous vous rendez compte que sans éducation de masse le monde rural est condamné à une existence difficile et hasardeuse.

La caractéristique majeure de l'alimentation des populations rurales est le manque de protéines; ceci hypothèque la santé physique et morale du paysan dès son enfance. Peu de mères savent qu'elles ont besoin d'enrichir leur alimentation en protéine au moment de la grossesse et de l'allaitement, que pendant toute la première année, l'enfant ou le bébé a besoin d'une ration de protéine équivalente à quatre fois le besoin normal d'un adulte. Les spécialistes connaissent mille et une manières d'enrichir l'alimentation en protéines, mais dans certains cas il est nécessaire de reconvertir une bonne part des habitudes alimentaires, et l'information pourrait jouer un rôle important dans ce domaine. Un enfant mal nourri sera un adulte physiquement et intellectuellement inapte à l'effort de développement.

En conclusion, l'information peut jouer un rôle clef dans le développement économique et social parce qu'elle est en mesure de préparer le terrain pour que les hommes et les femmes d'une société donnée comprennent réellement les obstacles qui barrent la route au progrès.

De nombreuses études sont faites à la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique et nous sommes disposés à envoyer à nos collègues journalistes intéressés tous les documents relatifs aux problèmes évoqués dans cet article afin de les aider à mettre l'information au service du développement.

Quand il s'agit de considérer les recours aux communications au bénéfice du développement rural, il faut accepter de faire face à des notions antagonistes concernant le développement et les communications et examiner le rôle des communications dans le processus de développement. D'une manière extrêmement rudimentaires on peut dire que la notion de développement après 1950 se bornait pour ainsi dire

Quant il s'agit de considérer les recours aux communications au bénéfice du développement rural, il faut accepter de faire face à des notions antagonistes concernant le développement et les communications et examiner le rôle des communications dans le processus de développement. D'une manière extrêmement rudimentaire on peut dire que la notion de développement après 1950 se bornait pour ainsi dire